

ÉPOQUE

L'INTERVIEW

La belle et les bêtes

ECORCHÉE, SPONTANÉE, DÉARMANTE,
LAETITIA DOSCH EST UNE ACTRICE
ENGAGÉE, CORPS ET ÂME. SON COMBAT:
CRÉER DU LIEN AVEC TOUTES LES ESPÈCES
VIVANTES DE LA PLANÈTE.

par Emilie Veillon photos: Anoush Abrar pour T Magazine



Laetitia Dosch
est actuellement
à l'affiche
de «Passion simple»,
adaptation
cinématographique
d'un roman
d'Annie Ernaux.



Elle marche sur les bords du Léman, en cette fin d'après-midi pluvieux de décembre. Coiffée et maquillée pour le shooting, Laetitia Dosch irradie dans le café presque vide du Théâtre de Vidy. Pas un frisottis. Pas une trace de mascara sur la joue. Sa chevelure dorée qui ondulait juste ce qu'il faut et son regard rehaussé par les fards sombres étaient passés entre les gouttes. Comme si cet être à la beauté émouvante avait touché la pluie. Dans ce théâtre endormi par la crise sanitaire, on peut s'asseoir mais on ne peut rien consommer. Un groupe de retraités jouent aux cartes et rient fort. A travers les grandes baies vitrées, le paysage est lui aussi plongé dans une veille de saison. Cette ambiance ralentie est propice à une longue discussion. Le sujet? Le rapport que cette actrice franco-suisse tisse avec la nature, le règne animal, les autres, le monde. Sans trop de filtres, elle confie ses ombres et se remet sincèrement en question. Elle est ici, comme sur scène et à l'écran, une quadragénaire bouleversante de fragilité, de profondeur

et de résilience. En quête de sens à donner aux choses et de liens authentiques avec toutes les espèces de la planète, elle pose un regard empathique sur ce qui l'entoure.

C'est ici même qu'elle se mettait à nu il y a quelques mois, foulant le sable de la piste avec un magnifique cheval lusitanien dans son spectacle *Hate*. Mais l'ancrage lausannois de cette comédienne née d'un père suisse et d'une mère française issue d'une lignée aristocrate est bien plus ancien. Après avoir suivi un cursus universitaire qui la destinait au métier de traductrice de littérature anglaise, elle a intégré la classe libre des Cours Florent sur les conseils de son amoureux, un acteur. Travailleur acharné, ce dernier l'a quittée le jour des auditions, affirmant que les couples d'acteurs ne pouvaient pas fonctionner.

Elle rejoint ensuite La Manufacture à Lausanne, où elle rencontre Marco Berrettini, La Ribot et la 2b company de François Gremaud avec qui elle collaborera. De retour à Paris, sa carrière se partage depuis entre théâtre et cinéma. A l'écran, elle travaille avec Justine Triet (*La Bataille de Solferino*, 2013), Christophe Honoré (*Les Malheurs de Sophie*, 2016), mais c'est son rôle de trentenaire marginale dans *Jeune Femme* de Léonor Serraille, révélation du Festival de Cannes 2017, qui confirme sa place parmi les nouveaux talents du cinéma français. Depuis, elle multiplie les tournages. Dans *Passion Simple*, réalisé par



L'INTERVIEW

Danielle Arbid, elle incarne Héléne, intellectuelle, écrivaine et universitaire, qui entretient une passion obsessionnelle avec un homme marié vivant à l'étranger. La date de sortie de ce film en Suisse est encore inconnue.

En parallèle, ses propres créations théâtrales sont des espaces de liberté qui rendent grâce à son jeu intense, à sa personnalité attachante mais surtout à sa lecture éclairée du monde. Un univers «doschien» dans lequel se jouent les dérives de la société technologique, de la globalisation, du culte de l'ego, de la cruauté humaine, des dominations homme-femme, toujours avec quelques pas de côté, sorte d'invitation à garder espoir.

Vous êtes une artiste profondément engagée.

Quand avez-vous eu le déclic?

C'est une histoire un peu incroyable. J'ai tourné un western aux Etats-Unis, dans un petit village du Colorado. La nature était très présente. Les cerfs cohabitaient avec les humains dans les jardins parce que les forêts avaient été rasées pour construire. Je logeais avec tous les autres acteurs dans une maison. La nuit, je réfléchissais à écrire une pièce qui parlerait de maintenant, sans être trop ancrée dans la réalité. Puis, on s'est tous mis à faire les mêmes rêves intenses d'abus, de violence, d'arbres brûlés, d'enfants arrachés à

Serpents, vautours, chats ou pingouins: Laetitia Dosch travaille souvent avec des animaux au cinéma. «Passer par leur regard, leur complexité et leur simplicité donne des clés.»

leurs mères. J'ai réussi à m'en défaire en gardant la lumière allumée mais je dormais mal. La journée, je trouvais du réconfort en tournant avec un vieux cheval, je me mettais à son rythme, c'est comme ça que j'ai eu le flash de faire *Hate*. En essayant de comprendre nos cauchemars collectifs, on a appris que le village avait été un lieu d'expérimentation sur les Indiens: on violait les femmes pour que les enfants aient la peau claire, on les échangeait contre de la nourriture, on les empêchait de chasser pour qu'ils apprennent à cultiver... J'ai baigné un mois entre l'horreur humaine et la beauté de la nature par les hasards de la vie. Rien n'a plus été pareil. J'ai un vrai plaisir à me connecter à ces choses-là. Moi qui travaille énormément, comme un poulet en batterie, j'ai saisi cette chance de redonner du sens à la vie.

Est-ce que cette expérience surnaturelle a ouvert d'autres portes?

Ces trucs d'énergie, d'âme et de karma, je m'y intéresse de plus en plus. Depuis l'automne, j'ai parlé avec des liseuses d'âme, des personnes qui communiquent avec des animaux vivants ou morts. Je trouve ça hyper-intéressant, parce que cela raconte quelque chose de l'époque, du lieu, de soi, ou de la rencontre des trois en même temps. Je m'intéresse surtout aux rêves et à cet état juste avant le sommeil, où



ÉPOQUE



«Pendant longtemps, on a dit qu'il fallait protéger la planète, c'est faux! Nous ne pouvons nous en exclure. Ce que nous devons faire, c'est nous protéger tous»

Laetitia Dosch

où grâce aux ondes alpha des images apparaissent. Je trouve qu'il y a une force dans ces images, cela bouscule. Alors je les note.

En créant «Hate», vous avez endossé le rôle d'ambassadrice de votre espèce auprès d'une autre...

Oui. Et nous avons appris à communiquer avec un langage commun. Il est devenu mon partenaire de jeu. Cela a changé mon statut d'humain. La plus grande réussite de ce spectacle, de façon intime, réside dans cette construction d'un lien avec un animal qui n'est plus du tout un objet. Il a sa part de liberté, de création. Je sens qu'il a du plaisir à être là et la volonté de comprendre mon espèce.

Qu'est ce qui vous fascine tant dans le comportement des chevaux?

J'ai, par exemple, été émerveillée, à la tombée de la nuit, de voir que les chevaux sont complètement immobiles dans leur box. Ils ne dorment pas. Ils sont juste là. Comme s'ils sentent qu'ils font partie d'un tout. Je crois qu'on a vraiment à apprendre de ça: on ne fait que lutter contre, en tout cas moi, je m'agite, je construis. Corazon, mon partenaire équin dans *Hate*, m'invite à revenir à un état juste, ni en sous-régime ni en surrégime. Plus j'en prends conscience, plus je me dis que j'en suis encore loin. C'est une recherche très personnelle. L'animal nous aide, parce que, pour se connecter à lui, il faut se mettre en position d'écoute, et donc ralentir, ressentir. Cette expérience m'a transformée, au point que j'ai de la peine à passer à autre chose.

Qu'avez-vous appris de vos rapports aux animaux?

J'ai passé beaucoup de temps à pleurer dans les toilettes pendant les répétitions de *Hate* parce que cela ne se passait jamais comme je le voulais. J'ai appris à voir la beauté au-delà de ce que je voulais faire, à la digérer, à faire avec. Je bosse souvent avec des animaux au cinéma, encore un serpent il y a trois jours, des pingouins, des vautours, des chats. J'aimerais bien interagir avec les humains de la même manière: voir les prochains acteurs avec qui je vais travailler comme des êtres complets qui ne sont pas semblables à moi. Passer par le regard des animaux, leur complexité et leur simplicité donne des clés.

Ont-ils encore des choses à vous dire?

Oui. Je suis en train d'écrire un film tiré d'une histoire vraie qui s'est passée à Yverdon-les-Bains. Le procès du chien

En parallèle à sa carrière d'actrice, Laetitia Dosch développe ses propres créations théâtrales, dans lesquelles se jouent les dérives de la société technologique, de la globalisation, du culte de l'ego et de la cruauté humaine.

Chalom, condamné à être euthanasié en 2015 parce qu'il avait mordu des gens à plusieurs reprises. Je suis touchée par ce que cela dit de notre rapport à la violence et à la domination, quel que soit celui qui les subit: un autre être humain, un animal, la terre. Je suis touchée de voir à quel point on est construits pour détruire. Et j'ai une grande sympathie pour les chiens, tout le monde les aime. Il y a pas mal d'idées à faire passer à travers ce film.

A vous entendre, on se dit que l'empathie serait la clé du vivre-ensemble...

L'empathie, oui, vous me tendez la perche sûrement exprès. C'est vraiment au cœur du travail de l'actrice dont la fonction est de se mettre dans la peau de quelqu'un d'autre. Cela m'a aidée à devenir plus consciente de ce qui m'entoure. C'est un métier de recherche humaine très fort entre soi et les autres.

Après «Hate», vous avez eu besoin de vous ancrer auprès des arbres. Est-ce que cela correspond au même élan d'empathie?

Je trouve plus difficile de ressentir de l'empathie envers les arbres qu'envers les animaux, qui interagissent vraiment avec nous. J'ai l'impression qu'on a oublié de sentir leur présence, pourtant animée. Cela fait plus d'un an que je réfléchis à une manière de créer un spectacle autour des arbres. Lors du premier confinement, je n'avais pas le choix de faire autre chose que de m'ancrer. Je lisais plein de livres sur les arbres et voyais des parallèles entre la solidarité des membres d'une forêt et les habitants de mon quartier. L'idée s'est concrétisée avec *Radio Arbres*: une libre antenne pour des humains auditeurs qui se prenaient pour des arbres. A travers ces échanges, j'ai découvert l'amour des gens pour ces espèces. Je recevais des témoignages de quatre à cinq pages. On a été débordés. C'était un espace de dialogue très étrange entre réalité, conscience de l'écologie, imagination et fantaisie.

A voir l'engouement pour les bains de forêt et l'écopsychologie, la présence solide des arbres serait rassurante...

Les arbres vivent plus longtemps que nous. Le confinement, le virus et la crise économique rendent les humains conscients d'être en danger. Ils s'associent de plus en plus à la nature, parce que c'est un refuge et parce qu'elle est en danger comme eux. Pendant longtemps, on a dit qu'il fallait protéger la planète, c'est faux! Nous ne pouvons nous en

exclure. Ce que nous devons faire, c'est nous protéger tous. Être plus empathique aide à comprendre que les choses sont précieuses, qu'il faut limiter nos besoins, nos déplacements. Je viens de prendre l'avion pour une comédie sur l'écologie... Mais bon, je me débrouille comme je peux avec ma conscience, je plante beaucoup d'arbres avec une association de reforestation. En juin, je participerai au festival français Agir pour le vivant. Je vais reprendre le principe de *Radio Arbres* mais aussi avec des animaux vivants ou disparus comme les dinosaures et des humains, pour faire parler tous les êtres ensemble.

Vous dites avoir peur tout le temps...

Oui, c'est vrai. Mais ça s'est calmé un peu quand même. Ce qui m'enlève la peur, c'est la beauté et le plaisir. Ou ressentir l'amour pour des gens ou des choses. Je suis beaucoup plus sereine quand je suis entourée.

Avez-vous une tribu bienveillante autour de vous?

Oui, j'en ai plusieurs. Les mêmes amis depuis vingt ans. Et de nouvelles relations très fortes comme Judith de Shanju grâce à qui j'ai pu concrétiser *Hate*.

Vous dites aussi ne pas vous sentir jolie...

Votre photographe m'a dit que je pourrais faire griller des croque-monsieurs à distance. C'était gentil, mais pour de vrai, je me sens toujours du côté des rejetées. Du côté des pas belles, pas intéressantes. J'ai ça en moi.

Tout est une question de regard que l'on porte sur soi, non?

C'est vrai. Mais la société nous pousse à être toujours plus belle, plus mince. Cela prend de la place dans la tête. On est beaucoup confrontée à cela en tant qu'actrice. Pour porter les vêtements prêtés les grands soirs, il faut tailler 36, donc se mettre au régime franchement.

Pourtant, vous assumez parfaitement la nudité sur scène et à l'écran.

Oui, j'ai fait un an et demi de nudité presque quotidienne au total! Avant *Hate*, dans *La Maladie de la mort*, j'ai incarné une prostituée. Puis j'ai joué dans *Passion simple*, qui vient de sortir en France. Un film sur un couple qui ne se voit qu'au lit. Il y a huit scènes de sexe, donc l'occasion de passer au-dessus du sempiternel cadrage sur le corps de l'actrice sans le corps du mec. Là, on rentre «dans la viande du truc». J'ai trouvé ça passionnant.

Quel est votre rapport aux hommes?

Dans mon métier, je suis beaucoup confrontée à des hommes qui viennent me faire la leçon, qui me disent quand je suis malade que c'est psychologique, que je suis folle, que je suis une sorcière. Le grand travail que j'ai commencé à faire consiste à tout le temps préserver la relation: face à ce genre de commentaires, j'essaie de me poser, de regarder la personne dans les yeux et de lui expliquer ce que je ressens, ma vision des choses, calmement. Cela donne des effets vertigineux. Au niveau plus intime, je suis célibataire. Le confinement n'aide pas... Ce que j'admire chez les hommes, c'est sentir de la fiabilité, et l'envie d'apprendre: ça me bouleverse. J'ai du

Laetitia Dosch: «Je rêve d'égalité avec les hommes. Comme Rainer Maria Rilke dans «Lettre à un jeune poète», j'attends ce temps où les hommes et les femmes ne se verront plus comme des contraires, mais comme des frères et sœurs, comme des proches.»

mal avec les figures d'autorité et de pouvoir. Je ne tiens pas très longtemps avec les hommes, parce que, malgré moi, je peux endosser un comportement de fille que je n'aime pas: être toute mignonne, me perdre. Je me mets dans le rôle que je crois qu'on attend de moi. Je rêve d'égalité avec les hommes. Comme Rainer Maria Rilke dans *Lettre à un jeune poète*, j'attends ce temps où les hommes et les femmes ne se verront plus comme des contraires, mais comme des frères et sœurs, comme des proches. Ils uniront leur humanité pour s'aider mutuellement. Pour porter patiemment le poids du sexe qui leur a été donné. Pour cela, il faut vouloir y travailler ensemble.

Comment prenez-vous soin de vous?

Le confinement m'a beaucoup aidée: j'ai décidé de ne travailler que trois heures par jour. Le reste du temps est dédié aux gens, à moi, à ne rien faire. Je marche 10 kilomètres environ par jour. Je n'ai que des trucs naturels en cosmétiques. Ma sœur m'a appris à fabriquer mon propre shampoing. Je fais de la méditation matin et soir.

Vous avez grandi à Paris, dans un appartement de 400 mètres carrés, avec vos grands-parents, vos oncles et tantes, leurs enfants, votre mère, votre beau-père et votre petite sœur. Un milieu peu rigide pour la petite fille que vous étiez?

Ce sont des gens marrants parce qu'ils ont beaucoup de fantaisie. En fait, la rigidité catholique et aristocrate s'applique par le fait de ne jamais se plaindre, d'être toujours gai, et de mettre toutes les saloperies sous le tapis. Le bonheur à tout prix. Effectivement, il y avait aussi une grande rigidité, surtout vis-à-vis des femmes, beaucoup d'autorité et parfois des abus physiques de pouvoir, de la violence, dont le châtiment corporel. C'est un milieu qui est double.

C'est dur...

On ne peut pas dire ça, c'est tout le problème. Les enfants qui ont grandi dans des endroits violents – et je ne le souhaite à personne – acquièrent la force de rêver pour s'en sortir. Un imaginaire se développe quand on vit des choses dures. Cela a été fondateur pour moi d'une certaine manière.

Vous êtes Suisse par votre père, que vous connaissez mal. Quel est votre lien avec la Suisse?

Mon père, que je vois tous les trois ou quatre ans, m'a donné son nom et sa nationalité. C'était quelque chose de fantôme ce passeport suisse, jusqu'à ce que je découvre l'existence de La Manufacture, cette école lausannoise qui avait à l'époque des velléités libertaires. La Suisse a été une terre d'accueil incroyable. C'est grâce aux gens d'ici que j'ai commencé à travailler. A Sandrine Kuster et Patrick de Rham, qui m'ont fait confiance. A Migros, qui m'a donné de l'argent. J'ai été hyper-choyée. Une partie de moi est Suisse. D'ailleurs, je suis allée visiter ce village des Grisons où tout le monde s'appelle Dosch, de la boulangère au garagiste. Je viens presque tous les mois. Ma compagnie Viande Hachée est suisse. Il y a une richesse artistique très grande, des artistes bienveillants les uns envers les autres. Avoir des choses en commun, la beauté de l'art passe avant la concurrence. Dans des périodes fragiles, comme maintenant, c'est très important. ■

